

toujours du travail à vous donner et toujours de la nourriture, aussi longtemps que le soleil continuerait à se lever et à se coucher. Mais les enfants oublieraient qu'il y a quelque chose au monde qui assure à l'homme sa nourriture et sa subsistance. Ils ne trouveraient leur nourriture qu'à l'usine, au champ pétrolier, dans les mines de cuivre ou dans les filatures où tous ne seraient que des numéros et auraient des numéros que, chaque soir, à la sortie de l'usine, on accrocherait à un tableau.

Tout cela, Hacinto l'ignorait. Il savait seulement que, si ses compadres, et tous ceux qu'il traitait ici comme ses propres enfants, n'avaient plus une « Rosa Blanca » pour foyer, il leur arriverait quelque chose d'infernal. Ce qui arrive à un poisson que l'on jette sur le sable, à un arbre que l'on déracine et qu'on laisse sur un tas de pierres au soleil.

**

Hacinto était resté moins de cinq minutes dans la véranda pour réfléchir aux moyens de se tirer d'affaire. Mais ces cinq minutes lui avaient paru toute une vie. Il avait vécu non seulement dans le présent, mais dans le passé et dans l'avenir. Il s'était entretenu avec ses ancêtres qu'il ne connaissait pas, mais qu'il savait être ses ancêtres. Il avait parlé à ses descendants qu'il savait également être de son sang et de sa race bien qu'il ne les connût pas. Il lui avait déjà été plus difficile de trouver ses descendants, car il avait été obligé de les chercher en pensée bien loin, dans la grande République et jusqu'au fond des États-Unis d'Amérique. Car ils n'étaient plus à la « Rosa Blanca ».

La « Rosa Blanca » n'était plus qu'un lotissement de la Condor Oil Company. C'était un terrain parsemé d'énormes derricks.

Là où jadis se dressaient les orangers et les citronniers, où les papayers balançaient leurs cimes dans l'air tremblotant pour baigner de soleil leurs fruits mûrissants, là où s'étendaient les champs de maïs verdoyants et où les herbes, tandis que mûrissaient les épis dorés, se murmuraient leurs éternelles histoires, haletaient maintenant de lourds camions automobiles qui écrasaient sans pitié la terre de leurs chenilles d'acier. Et la terre torturée tantôt se cabrait de douleur, tantôt, avec un grincement de fureur, s'insinuait dans les chenilles d'acier pour briser leur puissance brutale.

Un fouillis de tubes de fer recouvrait les champs; et, au-dessus, s'étendait un réseau de câbles électriques et de fils téléphoniques.

De tous côtés, on entendait siffler la vapeur, on voyait s'élever de gros nuages noirs.

Le sol souillé de pétrole se transformait en marécage et l'air était empesté.

Et partout des cris, des commandements, des invectives et du bruit. Les sirènes hurlaient; les câbles d'acier stridaient sur des poulies gémissantes et des rouleaux grinçants.

Des files d'Indiens traînaient des tuyaux à travers les champs comme des esclaves enchaînés, talonnés par des surveillants qui juraient.

Et l'air baigné de soleil qui, jadis, retentissait de chants joyeux était maintenant rempli de gémissements et de halètements, du bruit des pompes et du fracas des machines.

Des descendants de Hacinto, il n'en restait plus qu'un. Et il marchait en trébuchant dans les rangs des esclaves qui traînaient des tuyaux et qui recevaient deux pesos cinquante par jour. Et quand ils n'obéissaient plus ou qu'ils avaient eu un pied écrasé par le tuyau, on les renvoyait.